

Sur le Centrisme

La série « Marx ou crève » des « Cahiers rouges » est consacrée à des études qui n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. Il ne faut pas perdre de vue ce caractère « expérimental » de la collection quand on aborde la brochure sur le centrisme où des textes assez hétérogènes ont été rassemblés par le camarade Abrahamovici à la suite d'une brève étude de sa plume.

Qu'est-ce que le centrisme dans la terminologie marxiste ? Ou, plus exactement, que sont les centristes ?

Ce sont les organisations qui se situent politiquement entre le réformisme (aujourd'hui social-démocrate ou stalinien) et le communisme (c'est-à-dire aujourd'hui les organisations marxistes-révolutionnaires). Une telle définition trace le cadre fort vaste du centrisme ; dont on peut dire qu'il est une catégorie politique à la fois clairement délimitée et toujours insuffisante pour définir une organisation et, par conséquent, la politique que les révolutionnaires doivent avoir à son égard.

Claire, comme définition négative : sont centristes toutes les organisations du mouvement ouvrier qui, d'une part n'expriment pas, dans leur théorie et

leur pratique, les intérêts *généraux* du prolétariat, mais des intérêts particuliers, nationaux ou de catégories, ou limités dans le temps, ou généralisant abusivement une expérience spécifique et sont, de ce fait, vulnérables à tout événement qui remet en cause leurs fondements politiques (ce qui est devenu plus fréquent au fur et à mesure du processus d'unification du monde par le capitalisme, entraînant les interactions les plus inattendues, les plus lointaines) et qui, d'autre part, ne se sont pas transformés en simples agences de la bourgeoisie au sein du mouvement ouvrier.

Insuffisante, comme définition positive, parce qu'il y a autant de centrismes possibles que de conditions nationales et historiques particulières.

Le problème du centrisme est d'une brûlante actualité, car les conditions favorables à l'apparition d'organisations centristes sont celles de montées révolutionnaires où de telles formations peuvent correspondre à une étape de la prise de conscience de certains secteurs d'avant-garde, en l'absence d'une internationale de masse. Il est caractéristique qu'il existe peu de régions

du monde aujourd'hui qui n'aient sa ou ses organisations centristes. A bien des égards, notre époque apparaît bien plus comme celle du centrisme que ne le fût celle de l'entre-deux-guerre. Et cela se comprend, puisque cette dernière époque vit d'abord la prédominance de la Troisième Internationale, c'est-à-dire de l'organisation révolutionnaire la plus puissante et la plus cohérente jamais rassemblée jusque-là, puis, lorsque celle-ci se mit à dégénérer, que cette évolution brisa l'unité internationale du mouvement ouvrier et précipita l'avortement des situations révolutionnaires, entraînant le déclin rapide des organisations centristes nées au cours des montées dans les secteurs géographiques artificiellement isolés. Si la première période — celle qui suivit la révolution d'Octobre — vit naître des centristes qui reflétaient les obstacles historiques nationaux à la prise de conscience communiste, et manifestaient les insuffisances des directions locales de l'I.C. (autre manière de traduire les insuffisances des mouvements ouvriers nationaux), en revanche, dans la seconde période — en gros celle des années 1930 — deux tendances du centrisme se développèrent :

1) Un centrisme de gauche, d'origine stalinienne, produit du recul de la révolution et de la décomposition de l'I.C., simplifiant, mécanisant et dogmatisant selon des besoins localisés certaines des leçons du léninisme, centrisme dont le maïsoïse première manière est le type supérieur ;

2) Un centrisme de droite, antistalinien-anticommuniste, produit des mêmes causes, et/ou détaché de la social-démocratie dans les brèves périodes de remontée, tentant désespérément, après rejet du stalinisme et du léninisme, de trouver une voie intermédiaire entre réformisme et révolution.

La direction de l'Internationale communiste, scellant son passage définitif « du côté de l'ordre bourgeois », condamnait et condamne encore au centrisme les expériences révolutionnaires localisées. C'est ainsi qu'un *centrisme de gauche* a pu vaincre à Cuba à la faveur de conditions exceptionnelles, mais a entraîné de sanglantes défaites, du fait de son empirisme, dans nombre de pays d'Amérique latine. Ce sont des *centrismes de droite* que l'on a vu pulluler dans les années 1960 en Europe, comme premier stade

d'une poussée des masses, encore aveugle.

En fait, c'est au centrisme de ce dernier type seul que le camarade Abrahamovici a consacré son étude de « Marx ou crève ». Et s'il donne à partir de là une description intéressante de ce que fut le P.S.U., comme type de centrisme de droite européen, cela l'entraîne à des approximations théoriques sur trois points :

1° L'évacuation du problème du centrisme de gauche et, en particulier, de celui d'origine stalinienne ;
 2° la sociologie du centrisme en général, et du centrisme de droite comme centrisme « au sens propre » ;
 3° Le devenir des organisations centristes d'aujourd'hui.

Le centrisme de gauche

Quand Trotski caractérisait comme centriste le Parti communiste (bolchevik) de l'U.R.S.S. du début des années 1930, ce n'était ni une erreur due à une analyse encore insuffisante du stalinisme ni à une formule sans conséquences politiques, mais la définition à la fois d'un moment d'une évolution de ce parti et d'un nouveau type d'organisation en équilibre instable entre la révolution et le statut d'agence de la bourgeoisie au sein du mouvement ouvrier. Certes, de tels partis, qui ont pour base des Etats ouvriers bureaucratiquement déformés, leur dégénérescence ne les transformera *jamais* en agences *directes* de l'ordre bourgeois, mais en agences *indirectes*, par l'intermédiaire de la défense d'intérêts de castes plus menacés par la révolution que par l'impérialisme en déclin et orientés vers des accords de partage du monde (dont Yalta reste le type historique achevé). Mais les Etats ouvriers (déformés) ne sont la *base matérielle* que de leurs propres partis nationaux. La dissolution du Komintern ne fut pas un événement symbolique, mais la sanction juridique d'une décomposition effective. Abrahamovici écrit : « Le centrisme peut évoluer vers le marxisme révolutionnaire, le stalinisme non. » C'est exact ! Encore ne faut-il pas se tromper dans l'attribution de la caractérisation de « stalinisme ». Nous avons en France un parti stalinien typique — et qui, par conséquent, n'évoluera *jamais* vers le marxisme révolutionnaire : ses cadres de direction n'ont jamais été communistes, ni même centristes, ce sont de purs produits bureaucratiques contre-révolutionnaires qui ont forgé un parti con-

forme à leurs besoins — autour d'un appareil rigide, inaccessible à quelque mouvement de base que ce soit — et l'ont éduqué, l'ont pourvu d'une idéologie, de programmes qui le corrompent jusqu'à l'os. Mais comment expliquer, avec le schéma du camarade Abrahamovici, l'évolution et les luttes révolutionnaires victorieuses des partis communistes de Yougoslavie, de Chine, du Vietnam ? Bien qu'ayant appartenu au « Stalintern », ces partis, renouvelés dans le feu roulant de la guerre révolutionnaire, ont eu une toute autre continuité que notre P.C.F. La différence des situations objectives ne peut expliquer le phénomène, car alors, pourquoi d'autres partis « stalinien », dans des conditions objectives favorables, ne deviendraient-ils pas révolutionnaires ? Et pourquoi pas tous ? Il a fallu aux premiers une certaine continuité : c'est celle de leurs dirigeants. La caractéristique principale de ces derniers, c'est d'avoir été de ces « révolutionnaires confus, mauvais, maladroits, fourvoyés » dont parlait Trotski ; ils ont été formés comme des « centristes de gauche » pendant l'ère centriste de l'I.C., et c'est *en tant que tels* qu'ils ont — souvent après de longues périodes de ruse, d'attente, de louvoisements — engagé leurs partis dans la lutte révolutionnaire, rompant *de fait* avec le stalinisme achevé, élaborant empiriquement leur propre ligne nationale, façonnant leurs partis en fonction de leur expérience spécifique et grâce, bien entendu, aux fameuses conditions objectives favorables. Dans l'ancienne I.C., des dirigeants nationaux, tels que Pijade et Tito, Mao et Ho Chi-minh n'étaient pas rares, mais rares étaient ceux qui purent trouver les conditions de leur mutation politique. La majorité ploya ou fut écrasée. Aujourd'hui, il n'y a plus de partis issus de l'I.C. susceptibles de connaître l'évolution des trois cités plus hauts, ceux qui subsistent sont purement staliniens, soit du type de notre P.C.F. et du parti chilien, soit du type de la secte impuissante dirigée par des aventuriers, comme les partis communistes des Etats-Unis et d'Angleterre.

Mais un autre type d'organisations centristes de gauche est apparu, celui des partis révolutionnaires nationaux. C'est grâce au « centriste de gauche » Che Guevara — que nous respectons tous — que la révolution cubaine est allée jusqu'à l'instauration d'un Etat ouvrier. Je ne multiplierai pas les exemples

auxquels je pense. Il est clair que de tels centrismes ne méritent en rien d'être traités en quelques phrases méprisantes. Leurs limites, tracées trop souvent avec le sang d'incontestables héros, sont encore une des conséquences du désastre qu'a été, pour le mouvement ouvrier, la victoire du stalinisme. A l'égard de ces centristes-là, qui nous ont tant de fois montré la voie de l'action (et que nous ne confondons pas avec leurs temporaires et misérables thurifères petit-bourgeois du type Debray), nous avons un devoir de collaboration assortie de critique fraternelle de discussion théorique approfondie, qui durera au moins autant que notre propre mutation en Internationale de masses.

Sociologie du centrisme

La seconde erreur du camarade Abrahamovici est plus grave encore que la première. Et c'est une erreur à plusieurs niveaux : elle consiste à fonder le centrisme en sociologie, et d'une façon mécanique. Les organisations centristes surgiraient comme porteuses d'une idéologie centriste existant indépendamment d'elles, et celle-ci serait secrété par des couches sociales spécifiques : les dites « nouvelles couches » petites-bourgeoises (radicalisées). Ce schéma, comme schéma mécaniste, est naturaliste et par conséquent non dialectique. Il rassure le militant d'une organisation marxiste-révolutionnaire et contribue à son confort intellectuel. Mais il est faux et, par conséquent, loin de le préparer à la lutte contre le centrisme, il l'endort et le désarme.

Certes, l'idéologie centriste a des racines sociales. Comme toutes les tentatives de conciliation politique, les racines du centrisme sont petites-bourgeoises, mais le réformisme social-démocrate ou stalinien sont également, en tant qu'idéologie, d'essence petite-bourgeoise ; et ce serait caricaturer le marxisme que de faire de ces élaborations le fruit direct, spontané, spécifique de telle ou telle fraction de la petite-bourgeoisie. Les multiples variations idéologiques dépendent de médiations historiques dont certaines sont nationales, certaines autres tiennent à des interactions internationales, parmi lesquelles celles qui proviennent de la dégénérescence stalinienne de l'I.C. sont les plus importantes. Le mécanisme du schéma : une classe (ou fraction de classe) = une idéologie = une organisation, est d'ailleurs inca-

pable de rendre compte du maintien sous le contrôle des organisations social-démocrates ou stalinienne des grandes masses prolétariennes, au-delà des conditions infra-structurelles comme superstructurelles qui les ont engagées sous cette domination, à une époque où ces organisations étaient autres. La réalité, plus complexe, c'est que la prise de conscience des masses prolétariennes n'est pas un processus linéaire qui n'aurait besoin que de conditions objectives favorables pour se cristalliser à l'état pur. Pour que la conscience de classe prolétarienne soit atteinte, un certain rapport favorable est nécessaire, dans les conditions objectives les plus favorables, entre la masse de la classe et l'organisation marxiste-révolutionnaire par laquelle se transmet la conscience de classe élaborée historiquement. Quand ce rapport est médiocre — comme c'est actuellement le cas, du fait de la longue nuit de la réaction stalinienne — des fractions de la classe prolétarienne s'arrêtent à des états intermédiaires de conscience, tentatives de conciliation de la conscience de classe en éveil avec l'idéologie dominante (qui est, comme l'on sait, l'idéologie de la classe dominante) : ces états intermédiaires, ces tentatives de conciliation sont précisément la conscience centriste. L'évolution ultérieure de ces fractions et de la classe tout entière dépend alors de l'évolution de la situation objective qui peut, elle-même, être conditionnée plus ou moins largement par les vacillations et les attermoissements dus aux organisations centristes.

Carlos Rossi, dans l'article « Karl Kautsky et le centre orthodoxe avant 1914 » (texte 2 de la brochure « Sur le centrisme ») écrit : « Rien ne sépare plus (en 1920) le *centriste* Kautsky de la social-démocratie réformiste et droitière (sinon « quelques particularités théoriques » dépourvues de signification politique) ; d'autre part, la base de masse du mouvement centriste fusionne avec le Parti communiste (K.P.D.) fondé par Rosa Luxembourg et Karl Liebknecht » (souligné par moi) ; et Trotski conclut son article « L'I.L.P. et la Quatrième Internationale » (texte 3, id.) par l'énoncé des conditions auxquelles « nous sommes prêts à marcher épaule contre épaule avec l'I.L.P. ». Tout cela est loin de la manière dont Abrahamovici ignore les ouvriers que captent des organisations comme le P.S.U. ou — sous le prétexte qu'ils sont chrétiens

ou d'origine chrétienne — leur ferme la possibilité même d'un progrès de leur conscience de classe.

Si Abrahamovici ne se pose pas le problème de gagner ces prolétaires, base des organisations centristes, au travers d'une politique des organisations marxistes-révolutionnaires à leur égard, c'est que ce ne sont pour lui que des éléments marginaux dans ces organisations, comme ils sont marginaux dans la classe. Car la base théorique veut que les membres des organisations centristes appartiennent dans leur grande majorité, non pas à la classe ouvrière, mais à une fraction (radicalisée) de la petite-bourgeoisie ; les « nouvelles couches moyennes ». Il s'agit là d'une sociologie qui a une histoire. Si son théoricien le plus éminent est aujourd'hui le gauchiste Poulantzas, il est assez comique de constater que cet ultra-marxisme dogmatique est emprunté tout cru... aux « révisionnistes » (centristes, social-démocrates, ou pire) qui sévissaient victorieusement avant 1968 et dont Poulantzas fait un massacre chaque matin. Mallet, Martinet, Goldmann, etc., sont les pères français de cette sociologie petite-bourgeoise. Poulantzas et ceux qui adoptent son point de vue ne font que changer ses signes de valeur ; l'analyse reste la même : les travailleurs intellectuels qui n'ont à vendre que leur force de travail, et leur travail, fut-il directement productif, ne sont pas des « prolétaires » comme le prétendait explicitement Marx, mais des petits-bourgeois, et ceci en raison de l'argument idéaliste majeur suivant : leur conscience n'est pas prolétarienne mais petite-bourgeoise. Peu importe à ces « théoriciens » que la conscience de la grande masse prolétarienne ne soit pas non plus prolétarienne, mais réformiste social-démocrate ou stalinienne (donc petite-bourgeoise) ; peu leur importe qu'une fraction grandissante des dites « nouvelles couches » fournisse une part toujours plus grande du mouvement ouvrier organisé et — sans doute encore plus grande relativement — de son encadrement (il est vrai, bien qu'ils ne s'en avisent pas, que c'est pour une part le secret de la persistance et du renouveau du néo-stalinisme et de la social-technocratie... idéologies petites-bourgeoises!). Peu leur importe, enfin, que la nouvelle extrême gauche (à commencer par les dits théoriciens eux-mêmes) soit encore aujourd'hui formée en majorité d'éléments de ces couches !

Pourquoi un tel mécanisme sociologique a-t-il tant de succès ? Ceci mériterait une analyse qui n'a pas sa place ici : sans doute la mauvaise conscience cultivée par les organisations stalinienne parmi les intellectuels y a-t-elle une large responsabilité. Abrahamovici ajoute à cela une notion, qui semble lui être propre, pour caractériser les « nouvelles couches moyennes » comme petites-bourgeoises, c'est celle de « couches parasitaires en tant que couches, non par la fonction qu'elles remplissent ». Notion étrange : dans le cadre de l'économie capitaliste, voilà des fonctions qui sont productives, mais dont le caractère parasitaire tiendrait « au fait qu'elles sont remplies par des travailleurs spécialisés, distincts des opérateurs ordinaires » (!?). Outre qu'on ne voit pas pourquoi limiter une telle notion aux travailleurs intellectuels et techniciens classés dans les « couches nouvelles », et ne pas l'étendre aux ouvriers des secteurs tertiaires, et plus encore à ceux des industries de luxe ou d'armes chimiques (ou... à tous, puisque la division capitaliste du travail spécialise jusqu'à l'absurde, et plus encore l'O.S. que l'ingénieur), surtout, le problème de la conscience de classe devient ici théologique. En effet, ces travailleurs *n'ont pas conscience* d'accomplir une fonction parasitaire — et comment l'auraient-ils alors que les dites fonctions sont « nécessaires au processus de production » — ; ils ont au contraire conscience d'être des producteurs nécessaires, et c'est cela qui détermine chez eux, dans des conditions objectives favorables, la conscience d'avoir des *intérêts communs avec tous les autres prolétaires*, y compris les plus exploités, conscience déclenchée souvent par celle de leur aliénation spécifique. La thèse développée à ce propos par le camarade Abrahamovici oblige donc à faire appel à quelque « inconscient théorique » qui ne saurait être qu'une révélation de leur être réel dans le ciel du projet communiste », contradictoire à leur être réel dans le monde réel et, à la fois, avec la conscience qu'ils en prennent en masse (et non individuellement) dans les périodes de montée (comme en 1968) ou dans les grèves. Cela est difficilement compatible avec le marxisme, et il ne semble pas que ce soit seulement « les conceptions politiques de ces couches (qui) sont des plus confuses ».

Le pire est qu'une telle analyse débou-

che sur un véritable fatalisme de la structure du mouvement ouvrier actuel (sans parler, chez Poulantzas, d'une nouvelle théorie des « alliances de classes » dont on sait ce qu'elle peut arriver à justifier), sur un manichéisme intangible et, par conséquent, sur la substitution à une politique des marxistes-révolutionnaires à l'égard des organisations centristes, un pur et simple dédain stérile et stérilisant.

Le devenir des organisations centristes

Le camarade Abrahamovici déduit la mort prochaine des organisations centristes de leur déséquilibre d'essence entre réformisme et révolution, de la nature de la période et de l'histoire des organisations centristes de l'entre-deux-guerres mondiales. Quoi que ce ne soit pas faux en général, cela recèle encore un fatalisme simpliste. Comme nous l'avons vu plus haut, les premiers « centrismes » d'après Octobre ont été détruits par la politique révolutionnaire de l'Internationale communiste ; les seconds ont été brisés par les chocs du second conflit mondial. Les perspectives révolutionnaires de notre temps contiennent la promesse de la disparition des organisations centristes actuelles. Mais à une condition, c'est que la Quatrième Internationale parvienne à temps à se constituer en direction révolutionnaire mondiale de masses. Sans préciser cela (qui implique, entre autres choses, une politique active à l'égard des organisations centristes), on risque fort, comme on le fit trop souvent à l'égard du P.S.U. dans le passé, d'annoncer la fin inévitable d'organisations qui survivent à leurs crises répétées parce qu'elles expriment un niveau de conscience qui n'est pas dépassé sur le plan de la capitalisation organisationnelle révolutionnaire. Certes, le P.S.U., conglomérat particulièrement fragile et qui s'effrite constamment, est-il voué à disparaître sous la double polarisation du P.S. nouveau style et de la nouvelle extrême gauche révolutionnaire. Mais cela ne réglerait pas encore pour autant la question du centrisme, divisé en centrisme de droite (qui peut se reformer dans le P.S. comme vieille S.F.I.O. dans les années 1930) la « gauche révolutionnaire » de la et des organisations centristes de gauche, comme Révolution et Lutte ouvrière.

La destruction nécessaire des organi-

sations centristes — nécessaire parce qu'elles sont susceptibles de se transformer en freins de la montée révolutionnaire — ne sera en aucun cas un phénomène naturel, quasi biologique ; ce ne pourra être que le résultat d'une lutte politique décidée, sur le double plan de la théorie et de l'affrontement des méthodes et des programmes dans les luttes.

Sur un point d'histoire

Les aléas du P.S.U. sont destinés à perdre toujours plus de leur importance dans l'histoire du mouvement ouvrier. En revanche, les problèmes de construction de la section française de la Quatrième Internationale — y compris dans sa période groupusculaire — intéressent déjà des milliers de militants dans le monde et intéresseront toujours plus au fur et à mesure de la progression inéluctable de l'Internationale tout entière.

Dans cette histoire, le travail « entriste » au sein du P.S.U., en particulier sous la forme de la tendance « socialiste-révolutionnaire » (S.R.), n'a pas été des plus importants, mais il ne pourrait être sous-estimé que dans l'ignorance et l'incompréhension des dures conditions de développement du trotskisme avant 1968.

Or cette ignorance et cette incompréhension se manifestent dans un fragment de la brochure « *Des militants du P.S.U. rejoignent la Ligue communiste. Pourquoi ? Un bilan du P.S.U.* », reproduite dans « *Sur le centrisme* ». Comme c'est fréquemment le cas de l'histoire écrite sur une rupture politique au moment où elle a lieu, les signataires n'ont eu une vue marxiste correcte de leur mouvement qu'à partir du moment de leur propre évolution positive, et ils ne se sont pas alors avérés capables de réexaminer le passé avec leur conscience nouvelle ; une grande part de leurs préjugés d'antan subsistait dans leur tentative de tirer le bilan à la lumière du marxisme-révolutionnaire. Cela dépassait d'ailleurs le cadre du P.S.U., puisque l'on peut lire dès la seconde page reproduite : « Ce sera le mérite de quelques dirigeants du P.C.F., comme Laurent Casanova et aussi d'hommes comme Serge Mallet, d'avoir saisi dès le début les tâches historiques que la bourgeoisie française allait déléguer à de Gaulle. » La phrase manifeste à la fois une surestimation des dirigeants sus-

nommés et une ignorance des positions de notre courant qui avait compris cela avant eux et sans que cela l'entraînant à quelque crypto-gaullisme que ce soit.

Mais notre but n'est pas ici de faire le catalogue des erreurs grosses ou petites pullulant dans cet écrit, seulement d'en dégager le sens qui est une automystification sur l'histoire du P.S.U. que l'on tend à décrire comme linéaire (et aboutissant au courant des auteurs de la brochure autoproclamé première et authentique tendance marxiste-révolutionnaire issue du P.S.U.) alors qu'en réalité cette histoire fut spiraliforme, chaque vague de montée ouvrière nourrissant ce parti, lui fournissant une aile ouvrière qui ne tardait pas à former une « gauche révolutionnaire » rompant sitôt expérience faite de l'incapacité de redresser le parti, et laissant place à un nouveau cours franchement droitier jusqu'à la vague suivante : processus typiquement centriste (1). Cette erreur de compréhension de la dynamique du P.S.U. entraîne la minimisation de l'histoire de la tendance socialiste-révolutionnaire qui fait curieusement écho aux attaques de la direction droitière du P.S.U. de l'époque.

Que fut cette tendance ? Il y avait, dans le P.S.U., au moment de sa création, des militants qui se disaient « d'origine trotskiste », tels Naville et Craipeau, mais il y en avait également pour qui le trotskisme n'était pas un passé, et qui n'hésitaient pas à proclamer leur accord avec la totalité du programme trotskiste : les uns étaient des « entristes » de la Quatrième Internationale, entrés dans le P.S.A. après exclusion du P.C.F. (ou incapacité d'y entrer) ; d'autres, exclus de la Quatrième Internationale au cours de la grave crise de 1952 et qui avaient formé le groupe bolchevik-communiste (à l'époque de la Nouvelle Gauche) puis, dans l'U.G.S., s'étaient regroupés autour de la revue *Tribune marxiste*. Ces derniers, déjà, dans les débats préalables à la formation du P.S.U., avaient mené, contrairement à ce que disent les signataires de la brochure, la bataille la plus violente contre l'acceptation de Mendès-France et de ses C.A.D., bataille qu'ils poursuivirent sans discontinuer, et non sans suc-

(1) Le dernier anneau de la spirale vient d'apporter une variante, c'est l'aile droite qui s'est trouvée éjectée, mais la différenciation entre droite, centre et gauche recommence.

cès (les mendésistes ne furent-ils pas mis en minorité par eux dans leur propre fief de l'Eure ?) et qu'ils menèrent *seuls*, dans des occasions comme celle du tête-à-tête Mendès-de Gaulle, ou, lorsque le même Mendès proposa de placer des « casques bleus » le long de la frontière algéro-tunisienne pour empêcher le franchissement de celle-ci par les fellaghas cantonnés en Tunisie. A ce moment, les chrétiens de l'ex-M.L.P., quasi tous majoritaires, étaient trop occupés à lutter contre les trotskistes pour distraire quelques-uns de leurs coups contre Mendès.

Dès la création du P.S.U., les deux groupes de trotskistes se réunirent à l'initiative du groupe *Tribune marxiste* (Roux, Lequenne, Bleibtreu, Vincent, qui n'avaient pas « rompu avec la Quatrième Internationale, en gros à la même époque, mais chacun sur un point de désaccord spécifique » — écho typique des calomnies contre les trotskistes « qui ont toujours autant de tendances que de militants » — mais qui avaient suivi le même itinéraire et étaient demeurés jusqu'alors sur une base commune) et formèrent la tendance socialiste-révolutionnaire avec les militants ouvriers qu'ils avaient déjà regroupés. Leur base d'accord était une position commune sur la guerre d'Algérie, et la rectitude d'une politique de soutien inconditionnel au F.L.N. (ce qui écarta de la tendance les quelques lambertistes demeurés alors dans le P.S.U.). Cet accord profond — puisque conclu sur la question essentielle du moment : la riposte communiste authentique à la guerre coloniale de notre impérialisme — amena la plupart des fondateurs et dirigeants de la tendance à une reprise de la discussion sur la stratégie révolutionnaire en France, et celle-ci abouti, en 1961, à une réunification dans la Quatrième Internationale dont les bases politiques comportaient en particulier une analyse commune du P.S.U. comme parti centriste, et la mise au point d'une ligne de travail en son sein. Il s'agissait donc, de la part de la majorité des dirigeants de la tendance S.R., d'un « entrisme quasi ouvert ». Certaines ruptures dans la tendance (celle de Vincent en particulier) tenaient précisément à la recherche de « voies courtes pour un regroupement large », à l'encontre de la lutte à contre-courant pour le programme marxiste-révolutionnaire. Ce que les auteurs de la brochure traitent légèrement comme

des problèmes qui, « pour les militants du P.S.U. de l'époque, fanatiques de *concret*, avaient un délicieux parfum de quarante-huitard », c'était tout simplement les problèmes de la révolution, considérés comme dépassés à jamais, anachroniques — et pas sous leur forme de 1848, mais explicitement de 1917 — et auxquels s'opposait le « modernisme » des Mallet-Martinet, axé sur la conquête progressive des « centres de décision » par le « nouveau prolétariat » ou « une nouvelle classe » en blouses blanches, « nouvelle avant-garde » qui, tenant déjà les leviers de commandes, allait « cuire le mouton tout vif sans qu'il s'en aperçoive ». Ce n'est pas pour le militant P.S.U. « moyen » (et quelle bizarre notion que celle de militant moyen, surtout pour un parti centriste !) que la tendance S.R. incarnait « les vestiges d'un passé révolu » et « apparaissait comme une relique un peu désuète, en tout cas bien poussiéreuse », c'était pour les réformistes « social-technocrates » (comme disait Poperen) qui tentaient ainsi de la discrediter auprès des consciences les plus arriérées du P.S.U., mais dissimulaient mal la peur que leur causaient les progrès de cette tendance. Ainsi Nantet, ancien dirigeant d'une des tendances de droite, démissionnait après le congrès d'Alfortville, parce que, écrivait-il à Depreux, « les socialistes-révolutionnaires ont accédé, pour la première fois, à la direction nationale ».

Les S.R. étaient en particulier accusés d'en être restés à l'époque des barricades. Leurs doctes adversaires allaient être, on s'en doute, un peu secoués par 1968 ! Mais, après cette date, il est fâcheux de reprendre leurs accusations, et plus encore de les reproduire dans la même brochure, où l'on peut lire dans un texte de Trotski : « Les philistins de tous temps ont affirmé des centaines et des milliers de fois... qu'*Engels lui-même* avait manifestement abandonné une fois pour toutes les vieilles méthodes *romantiques* du combat de rue », et où il estime en fustigeant les gens pour qui le « seul fait de poser le problème de l'insurrection armée est du *blanquisme*. » Faux et calomniateur est également le propos suivant : « De plus, il recrutait (ce courant S.R.) davantage sur la base de l'activisme militant que sur une ligne politique donnée. » La réalité est tout autre. Il est exact que, tout au long de son existence, la tendance

S.R. recrutera surtout des ouvriers qu'elle était seule capable de guider dans un travail syndical et d'entreprise concret, alors que le plus grand opportunisme régnait (et règne toujours) au P.S.U. à l'égard des syndicats où chaque militant pouvait, sans contrôle aucun, faire la politique de son choix, sans que ses « options » politiques lui soient une obligation (fut-elle morale) ou une aide (dans la F.E.N., par exemple, n'y avait-il pas des militants du P.S.U. dans toutes les tendances — réformiste, stalinienne, révolutionnaire — qui s'opposaient donc dans l'activité quotidienne et dans les congrès). Mais le mode d'activité communiste que la tendance S.R. enseignait à ses membres (à l'encontre du véritable « activisme » apolitique des militants majoritaires) eut toujours pour soubassement une élaboration politique serrée, répondant à tous les problèmes de la période et dont un des sommets fut le « Programme de transition », actualisé à partir de la Quatrième Internationale, produit d'une discussion générale et d'un travail collectif de longue haleine, et qui s'opposa aux caricatures de programmes élaborées par les tendances de droite sous le même nom prostitué.

« Aux plus grandes heures de sa gloire, il (le courant S.R.) ne dépassa jamais les 10 % avant de s'effondrer naturellement. » Dans le début des années 1960, 10 % des effectifs du P.S.U. rassemblés sur une ligne marxiste-révolutionnaire, en claire opposition à toutes les variantes du social-démocratie et du centrisme, c'était remarquable (à noter d'ailleurs qu'à ce moment, la tendance d'extrême droite réformiste de Michel Rocard n'atteignait pas ce score et, de ce fait, n'avait même pas de représentant au conseil politique national). A l'époque, la section de la Quatrième Internationale n'avait pas 150 membres. Il fallait une grande clairvoyance politique pour se ranger sous ce drapeau, et même simplement pour suivre ses militants dans le P.S.U. Si le P.S.U. avait alors entre 5 000 et 7 000 membres, 10 % c'était un grand succès.

Pourtant, et précisément parce que la tendance S.R. avait mené constamment une lutte principielle, sans concessions, son maintien à l'intérieur du P.S.U. était de jour en jour plus insupportable à ses militants. A partir de 1963, il n'y avait plus aucune cohésion entre les composantes du P.S.U. Deux

lignes s'affrontèrent au sein de la tendance S.R. L'une tendait à un repli sur un travail ouvrier mené fractionnellement, le P.S.U. n'étant utilisé que comme signe de couverture et pour ses moyens matériels ; l'autre, qui ne voyait aucune perspective hors de ce parti, tendait à l'unité avec le courant centriste de gauche de Poperen-Geismar. La fusion des deux « gauches » eut lieu pour le congrès de la Grange-aux-Belles de 1963, où la tendance de gauche unifiée manqua de peu la majorité (45 % des mandats). Au-delà de cet échec, l'hétérogénéité de cette nouvelle tendance ne tarda pas à apparaître. La tendance S.R. n'avait vécu et progressé que par une vie démocratique. Sur la gauche unifiée pesait au contraire la dictature de Poperen et de ses lieutenants (dont Geismar). Les ouvriers de la tendance S.R. se mirent à « fonctionner » sur les marges du P.S.U. Mais, dans le même temps, une autre perspective s'ouvrait... hors du P.S.U. : l'évolution de la gauche de l'U.E.C. vers la rupture. Le travail entristé de la Quatrième Internationale dans l'U.E.C. avait besoin de catalyseurs en province : les étudiants de la tendance S.R. passèrent à l'U.E.C. Quand se forma la J.C.R., d'autres les rejoignirent (ils allaient être à l'origine des régions les plus fortes de la future Ligue communiste). Toujours au cours de ces deux mêmes années 1963-1965, à la suite de la réunification de la Quatrième Internationale, un renversement de majorité eut lieu dans la section française : le courant « pabliste », hostile au travail dans le P.S.U. (caractérisé non comme centriste mais comme petit-bourgeois), opposé à la rupture de la gauche de l'U.E.C., était devenu minoritaire et préparait sa rupture avec la Quatrième Internationale. Le véhicule du P.S.U. devenait pesant, inutile, inutilisable pour les marxistes-révolutionnaires qui y avaient travaillé, alors que le besoin de cadres se faisait impérieux à l'intérieur de la section de la Quatrième Internationale. Le dégagement tactique eut lieu. L'opération entristé dans le P.S.U. avait été bénéfique. Après la rupture du pabliste, les militants trotskistes de l'ex-tendance S.R. représentaient un tiers des forces de la section française. Proportionnellement, il aurait fallu que la tendance marxiste-révolutionnaire de 1973 entraînant plus d'un millier de membres du P.S.U. pour que son apport à la Ligue communiste fut comparable au profit tiré de la tendance

S.R. Nous sommes loin du compte ! Erreurs de faits ! Manque d'informations de auteurs de la première brochure et du compilateur de la seconde ? Oui, mais davantage, et plus grave : reflet dans les rangs marxistes-révolutionnaires du mépris de philistin pour les petites organisations qui ont effectué la « traversée du désert ». Grave, parce qu'on n'en a jamais fini avec les petites organisations, parce qu'un révolutionnaire doit toujours être capable de recommencer là, comme Trotski dut le faire lui-même (ce que

Deutscher n'a pas compris et lui reproche comme une faiblesse), et que ce ne sont pas seulement des militants formés dans des organisations géantes, comme Poperen, que la phobie du « groupuscule » peuvent mener à être « l'opposition de sa Majesté » de quelque Mitterrand, mais aussi, parfois, des hommes qui ont été des cadres trotskistes, que cette phobie fait patouer à l'heure des revers et des détours de l'histoire et les mène à aller s'enfoncer jusqu'au cou dans le marais centriste.

Michel LEQUENNE.

Rouge

hebdomadaire d'action communiste

10, imp. Guéméné - Paris 4 -
téléphone 272 88 96 ou 272 68 82

PAIEMENT :

A L'ORDRE DE ROUGE

par avion : écrire à ROUGE

Seules les demandes d'abonnement accompagnées de leur règlement immédiat sont prises en considération. Pour tout changement d'adresse, joindre 3F et la dernière bande.

Directeur de publication :

Henri Weber - Félix photos
les articles signés n'engagent
pas nécessairement le point
de vue de la Rédaction

IMPRIMERIE N.P.P.

TARIF DES ABONNEMENTS

Pour	la France		l'étranger	
	ouvert	fermé	ouvert	fermé
un an	120	200	150	250
six mois	60	100	75	125
Abonnement pour les collectivités				
pli ouvert	France		étranger	
un an	100		120	
six mois	50		60	

SOUTENEZ « ROUGE »

abonnez-vous

Je désire m'abonner à Rouge

NOM.....

ADRESSE.....

.....

Abonnement choisi.....



sur la dialectique matérialiste

La conjoncture idéologique est marquée aujourd'hui, sept ans après Mai-Juin 1968, par un curieux renversement des fronts ou des positions. Une partie de l'intelligentsia radicalisée, qui n'avait pas de mots assez durs pour fustiger le révisionnisme du P.C.F. et glorifier le marxisme-léninisme, se détourne maintenant de ce qu'elle avait autrefois adoré. Elle redécouvre les vertus du socialisme prémarxiste et de toutes sortes de révoltes éclatées, critique avec virulence les formes d'organisation au nom de la créativité du désir et de la spontanéité. Le P.C.F., au contraire, semble, dans cette débandade, devenir un foyer de résistance de la pensée marxiste. Il s'ouvre aux courants les plus divers, sans avoir peur de reconnaître au besoin (du bout des lèvres) des erreurs passées ou le rôle de théoriciens qu'il avait négligés (Gramsci par exemple). Il est vrai qu'à côté de cet opportunisme masqué, les marxistes révolutionnaires refusent d'être de simples adaptateurs et maintiennent vivant l'esprit de la critique marxiste de toutes les formes d'exploitation et d'oppression. Il ne faut pas se dissimuler cependant que le marxisme révolutionnaire est loin d'avoir exploré tous les domaines qui devaient l'être. Qu'en est-il de la philosophie marxiste et de la dialectique matérialiste ? Quels sont les rapports du marxisme théorique avec la psychanalyse, avec le mouvement des sciences ? Quelle analyse peut-on faire de la crise de l'individualité bourgeoise ? de la sexualité ? Autant de questions qui refusent les réponses simplistes et sur lesquelles notre revue entend ouvrir une discussion permanente. Les articles qui suivent, faits de points de vue différents, en sont une première amorce.